

Jean-Paul Daoust, Frans Ben Callado, Pierre Demers

Hugues Corriveau

Numéro 139, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2010). Compte rendu de [Jean-Paul Daoust, Frans Ben Callado, Pierre Demers]. *Lettres québécoises*, (139), 40–41.

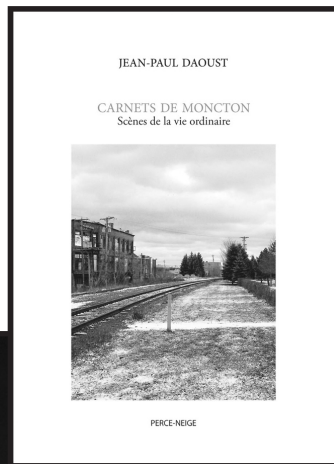


Jean-Paul Daoust, *Carnets de Moncton. Scènes de la vie ordinaire*, Moncton, Perce-Neige, 2010, 66 p., 14,95 \$.

Vadrouilleur urbain

Trois mois d'hiver à Moncton, autant dire trois mois d'errance sentimentale et nostalgique dans une ville au bout de la tranquillité pour quelqu'un qui n'aime rien tant que les rencontres festives et les débordements.

En 1996, Jean-Paul Daoust nous avait donné son très beau *111 Wooster Street* (VLB éditeur), après un séjour de six mois à New York. On le savait donc capable de tenir un journal poétique de haut niveau au fil des rencontres et des moments d'espérance. Cette fois, il revient à ce métier du journal presque quotidien, mais dans un contexte fort



JEAN-PAUL DAOUST

différent. Aux prises avec sa propre solitude, il va passer cette parenthèse temporelle avec la figure à la fois tutélaire et fantomatique de Gérard Leblanc, son « ti-frère » (comme se plaisait à l'appeler le poète décédé). Cela donne les plus belles pages, le plus beau moment de cette œuvre qui dérive, qui s'essaie constamment au jeu de la vérité la plus exacte, mêlant bonheur et angoisse.

LE CŒUR EN ÉMOI

Entre la solitude de sa chambre, les promenades sur le boulevard, les arrêts inévitables aux bars qui l'interpellent, Jean-Paul Daoust nous convie à ce parcours tremblé qui met l'âme à bout de souffle, les mots au bord des confidences alarmées, pleines de larmes justement, tant la confrontation à soi-même ou à l'absence creuse la conscience :

*À vivre avec les mots on risque de trop les aimer
On se les greffe au cœur
En pensant qu'ils nous donneront le leur
On va même jusqu'à se les enrouler autour du cou,
Comme des boas affectueux*

*Les mots des autres deviennent des amertumes
Alors on finit dans un Disneyland encore plus synthétique
On pense que la fête très Louis XIV commence
Alors qu'elle finit
Quand vous n'avez plus le guts de vivre
Ne pensez surtout pas que les mots le feront à votre place (p. 33)*

Ce recueil met en jeu un poète qui, devant ses propres mots, les craint et les polit pour que d'eux exultent la vie crue et l'effervescence des sentiments troublés.

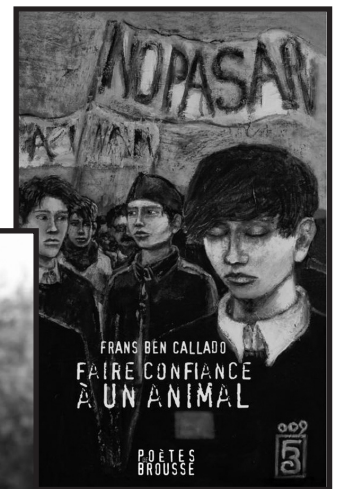


Frans Ben Callado, *Faire confiance à un animal*, postface de Jean-Paul Daoust, dessins d'Arnaud Soly, Montréal, Poètes de brousse, 2010, 104 p., 15 \$.

Les trous de la terre chez Frans Ben Callado

L'art d'aller dans les entourures d'une complexité qui s'égarer un tantinet est poussé assez loin dans les textes de Callado. Peu s'en faut qu'on ne distingue pas bien l'avancée du propos.

Comme toujours, chez les Poètes de brousse, le livre est laid, fidèle en cela à l'esthétique obstinée de la maison. Les esquisses qui parsèment les textes de *Faire confiance à un animal* n'y remédient pas non plus. Retenons aussi les navrantes dédicaces



FRANS BEN CALLADO

du recueil qui feraient fuir le plus acharné amateur de poésie, dont celle-ci : « *aux nombreux sosies banlieusards de Zac Étron [sic] (parce que j'ai les goûts d'une petite sottie de Laval).* » Quant à la poésie de M. Callado, dès les textes initiaux, on y décele l'influence du

courant des « listes » qui sévit dans la production hyper-actuelle. Le premier accumule les compléments à « *Nous allons naître de...* » (p. 13-14), le second à « *Nous naissons de...* » (p. 15-16), sans compter le « *C'est dangereux de...* » (p. 37).

On a craint que ça n'en finisse pas mais, ailleurs, on va du côté d'une «surréalisation» des images: «*L'argile en jonction crépusculaire se déchire immonde, rompt la boue.*»

CHERCHER SON CHEMIN

Bon, je me dis que je comprends mal le projet, je me replonge au cœur du poétique: «Dans le Nord obscène, autant on fait traire toute la mélancolie hors de la goutte de sang estampée sur le toit du Japon, autant on dévie de la romance vile et espègle de Marco Polo [...]» (p. 23); autant dire que je reste pantois de perplexité. J'ai eu beau lire et relire la postface admirative que signe Jean-Paul Daoust, rien à faire, je me retrouve baba comme devant. Voyons ceci: «Perce et parais; parlement de pores. Austère, parle-moi des palestres, des lieux à échine. Par le musc enfin la reconnaissance. Ne miroite pas. Le prix se paie mal. Toujours. Et par l'asphyxie la plus belle (ton entrecôte est succulente lorsque tu sautes les barbelés).» (p. 45) Malgré tout, je ne dis pas que c'est sans qualité, loin de là. On reconnaît indéniablement une recherche très poussée du côté de la langue et de ses effets, mais ce qu'il y a à comprendre à la lettre des textes, je n'en suis pas certain.

DES ÉCLATS DE VOIX

Soit, il faut «mutiner plutôt, se munir de futur» (p. 38), ou encore saisir que «tous [s] es efforts sont des machines fabuleuses» (p. 50), mais je ne sais trop quoi faire quand le poète me confie: «seul l'espace me fustige clamant l'accalmie de mes membres, la fainéantise de mes organes» (p. 48) ou qu'il veut me traduire «les sourires pariétaux du pergélisol» (p. 22). Si on doit donner raison à Jean-Paul Daoust quand il dit que «[...] le poète jouit. La luxure des mots gicle» («Les fleurs de Caïn», p. 98), encore faut-il être capable d'accompagner cette jouissance. Quant à moi, j'ai dû attendre la seconde moitié du recueil pour me laisser saisir, car «c'est aussi une voix qui nous exhorte de graviter: "Ne meurs surtout pas."» (p. 52) Les trois dernières parties, «Renforts», «L'antenne de l'humanité» et «Langues maternelles», valent à elles seules le recueil. L'auteur y atteint la densité propre aux textes qui comptent.



Pierre Demers, *La bénédiction des skidoos. Poèmes enragés*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2010, 80 p., 17,95 \$.

« Chialer pour chialer »

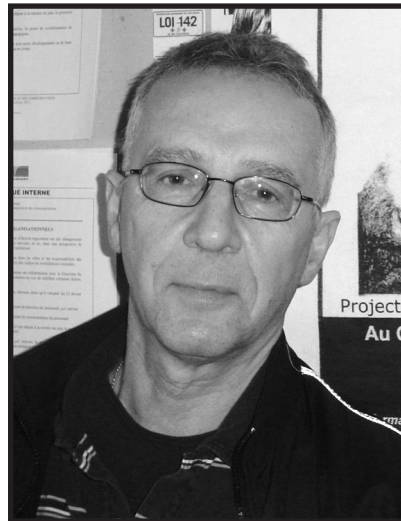
Avoir les nerfs à vif, et pouvoir rouspéter un bon coup: voilà le programme de ce recueil inclassable et acide. Voilà une voix qui s'élève pour hurler dans le désert. Même le jour où les «skidoosmen» sont réunis pour la bénédiction du curé.

En courte introduction, une anecdote: au cours de ma scolarité de doctorat à l'Université Laval, je suivais un atelier d'écriture en compagnie, entre autres, d'une «consœur sœur». Comme elle détestait ce que j'écrivais, un soir elle m'invectiva de la sorte: «Au moins, si vous alliez vous promener en "skidoo" dans la forêt, vous écrieriez des poèmes plus incarnés.» Je ne tins pas compte de la suggestion. Or, voici que les Éditions Trois-Pistoles publient (pour moi seul, j'en étais certain), *La bénédiction des skidoos* du poète Pierre Demers. Imaginez un peu. J'ai cru pouvoir enfin tenir mon livre de référence; enfin, je sau-

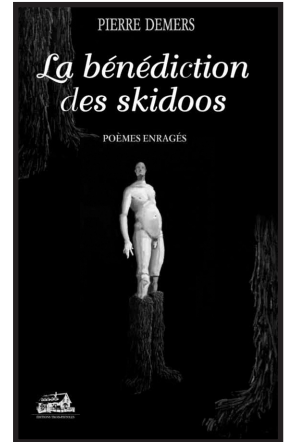
rais ce que j'eusse dû écrire si j'avais écouté ma religieuse bien-aimée. Avec l'auteur, je dévalerais les pentes enneigées des douces montagnes québécoises, me dis-je! Des heures de plaisir! Hélas! Mes espoirs furent trompés.

MÉTIER: « GROGNASSON »

Or, nous sommes plutôt devant une suite de textes de genre: soit une suite de conseils pour attaquer, ou se défendre, ou provoquer en toutes circonstances, soit une description d'un événement particulier qui tombe plutôt sur les nerfs, soit un «mode d'emploi». C'est très souvent ludique et réjouissant mais, surtout, obsessionnel. Le jeu est simple: il suffit de retenir un mot,



PIERRE DEMERS



comme le premier du recueil, à savoir «roches», et laisser son imagination faire le nécessaire pour multiplier les jeux et les usages suscités par un objet quelconque. Comptez sur l'auteur pour vous donner les conseils indispensables à leur utilisation ou aux comportements recommandés dans une situation spécifique. Les textes sont parfois écrits à l'infinifit et

accumulent alors le procédé propre aux dépliants explicatifs qui accompagnent tout achat d'un nouvel appareil nécessitant telle ou telle recommandation préalable à son bon fonctionnement, ou même tout comportement indispensable dans une situation donnée. Par exemple, face au «Vide» dégagé par des importuns, l'auteur nous susurre: «Plus capable de les souffrir. Plus capable de les entendre parler de tout et de rien n'importe comment. [...] Sentir le désir profond monter de les engueuler comme de la viande avariée. [...] À me donner l'envie spontanée de régurgiter mes deux toasts du matin au beurre d'arachide. Tirer la chasse d'eau pour les voir disparaître tous dans le tourbillon des os usés.» (p. 13)

LA LANGUE DANS LE VINAIGRE

En si bon chemin, l'auteur s'autorise quelques petits jeux de mots guillerets. Par exemple, dans «Rouler», il s'impatiente du bruit que fait une Harley, et nous confie son «[...] goût de la pousser à terre juste pour voir la fraise du gros motard moutarde fulminer en sortant en trombe de son bar-salon. Rager [...] Pomper comme un porc gonflé aux côtes levées.» (p. 14) Je me désopile à qui mieux mieux. Et ainsi de suite avec «Le flo», l'«Eau potable», les «Rapaces» ou le «Major». Le procédé étant toujours le même, on feuillette, on glane ou on glande, c'est selon. Mais chose certaine, on a droit à l'impatience forcenée de l'auteur au bord de la crise de nerfs: «Faire le pari des chiens. [...] Japper contre tout, contre rien. Faire de son passage un lancinant aboiement. Pour signaler que la terre ne tourne pas à la bonne vitesse. [...] Attraper la rage des chiens qui veulent mordre. Japper contre la grande noirceur, le sommeil destructeur, les âmes bien-pensantes. Appeler le désordre, japper pour qu'il s'installe enfin. Déchiqueter les niches. Avaler toutes les laisses.» («Japper», p. 50) Poésie cela? Je n'en suis pas certain. Jouissif, assez souvent. Goguenard. Et libérateur. ■